

# CONFÉRENCE DE PIERRE BERGOUNIOUX. L'ÉCRITURE COMME RÉVÉLATION ET LIBÉRATION



**S'il est un lieu sur la terre où il soit pertinent d'évoquer la naissance de l'écriture et son prodigieux destin, c'est Figeac. Figeac est la patrie de Champollion et Champollion celui qui, le premier, a percé le mystère où étaient retombées les clés du grand mystère, c'est-à-dire les premières écritures.**

Ceci, encore, avant d'entrer dans le vif du sujet. J'ai appris récemment que Jack Goody, auquel nous sommes redevables des lumières les plus vives, les plus pénétrantes sur le fait graphique, résidait en Quercy. Non content d'avoir montré comme personne la portée de cette invention, il a passé outre à la vieille francophobie qui est au fond du tempérament britannique pour venir partager notre destinée. Ce sont deux puissants motifs de gratitude et je lui souhaite, à Oxford où il est rentré, ce soir, un bon anniversaire.

L'écriture ne tombe pas du ciel, vers 3200 avant notre ère. Elle est fille de l'esclavage, des premières cités de la Mésopotamie, des sociétés triparties qui réservent l'opulence et l'honneur à une caste guerrière minoritaire, réduisent le plus grand nombre au travail forcé et confient à une poignée de spécialistes la manipulation des premiers symboles matériels. Jack Goody a défini ces scribes : « *des intellectuels subalternes, qui rendent des services au temple et au palais* ».

L'écriture joue d'abord le rôle de mémoire auxiliaire. Elle garde une trace fidèle des entrées et sorties de denrées dans les magasins des maîtres. Les tablettes cunéiformes exhumées des sables de l'actuel Irak portent mention, pour la plupart, de transactions économiques, inventaires, contrats, reconnaissances de dettes... C'est la production matérielle de l'existence qui commande la vie intellectuelle, et jusqu'à la découverte du plus puissant instrument qui soit jamais apparu aux mains de l'homme dans le différend qui l'oppose, depuis le commencement de l'histoire, à la nature et à lui-même.

Un fait est troublant. L'écriture n'a que cinq mille ans, l'homme moderne quarante mille. Par un singulier hasard, son berceau se trouve à quelques lieues d'ici, à Cro-Magnon, dans le Périgord voisin. Dès alors, des créatures identiques à nous sous le double rapport physique et intellectuel s'établissent dans la vallée de la Vézère, où elles mènent une vie de prédation et de collecte qui n'exclut pas les fulgurations de Lascaux, la figuration merveilleuse des bêtes dont elles tirent leur subsistance. Avec une capacité intracrânienne de 1500 cm<sup>3</sup>, ces lointains ancêtres sont nécessairement doués de la parole et, par suite, de la « faculté de récit » que le professeur Jean Delay tenait pour innée, anthropologique. Elle est une extension de la structure, universelle, de la phrase simple qui combine invariablement un signe de substance et un autre de durée, un nom et un verbe, comme dit la grammaire. Elle reflète, dans cet ordre qui n'est que de nous, celui du langage, de la pensée, les deux composantes du monde, l'espace et le temps. Tous les hommes, parce qu'ils parlent, ont pris acte de ce que la philosophie ne formulera qu'à l'extrême fin du siècle des Lumières, avec Kant : à savoir que le temps et l'espace sont les catégories conditionnelles *a priori* de toute expérience possible.

Donc, pendant une durée énorme, sept fois supérieure à celle des temps historiques, l'homme est dispensé de recourir à l'écriture parce que l'égalité règne au sein des petits groupes itinérants auxquels se ramène, alors, l'espèce. On a avancé l'hypothèse d'un communisme primitif dont témoignent les observations des ethnographes sur les sociétés que le colonialisme européen, dans son expansion triomphante, dévastatrice, a du même coup découvertes et détruites. Tout homme, alors, possède la totalité des gestes productifs et l'ensemble des textes – les mythes – qui scellent l'identité du groupe. Pour le dire autrement, chacun d'entre nous, est et se sent infirme à proportion de ce que, par l'effet de la division du travail, l'essentiel des aptitudes techniques, intellectuelles nécessaires à sa conservation, lui est devenu étranger. Sa survie dépend entièrement de ses semblables.

L'ethnologue Marshall Sahlins intitulait, voilà une trentaine d'années, *Âge de pierre, âge d'abondance*, une magistrale étude sur le procès de travail dans les sociétés primitives, chez les Aborigènes australiens ou dans notre préhistoire. Et il ne balançait pas à regarder ces mondes, que nous imaginons grelottants et faméliques, comme dispensateurs non seulement de largesses mais d'un bonheur dont nous avons perdu l'idée. Il suffit de deux heures de travail quotidien à un Arunta du Queensland pour subvenir à ses besoins contre huit à un ouvrier, un employé de bureau, un exploitant agricole d'un pays développé. C'est, ajoute Sahlins, qu'il y a deux façons d'être riche : travailler dur ou désirer peu.

Parmi les plus amers regrets qu'ait laissés l'ivresse conquérante, destructrice de l'Occident, il y a celui d'avoir saccagé les civilisations qu'il a rencontrées dans son essor planétaire, l'irréversible disparition de collectivités infiniment diverses et chatoyantes qui avaient institué, chacune, à sa manière singulière, une culture, une nature et leur harmonieuse unité. On se souvient que Lévi-Strauss, dans *Tristes Tropiques*, se laisse aller à rêver sur l'alternative à laquelle ont été confrontés les esprits contemplatifs, les savants depuis que les États-nations européens naissants, ces « universelles aragnes », se sont emparés de l'initiative historique. Il imagine quelle fête c'eût été de naître sous la Renaissance parce qu'alors, les

civilisations de l'Amérique auxquelles il a consacré sa vie brillaient d'un éclat virginal. Oui, mais c'est le regard des Européens qui était obscurci de préjugés, rétréci par la cupidité. Des splendeurs qui s'offraient à leurs yeux, ils n'ont rien vu. Et lorsque, après une succession ininterrompue d'erreurs tragiques, de crimes, de conversions forcées, de mépris, ils finiront par adopter une attitude ouverte, respectueuse, attentive, l'objet aura été dégradé, quand il n'a pas été anéanti par la brutalité du contact antérieur, la sauvagerie des premiers procédés.

C'est à partir de mythes recueillis par des missionnaires, des explorateurs, des aventuriers qui n'y comprenaient rien mais qui ont eu la patience de les transcrire, que Lévi-Strauss a reconstitué, magiquement, le texte de l'Amérique précolombienne dont certains fragments semblent provenir du passé le plus lointain, de la profonde nuit de la Préhistoire. Et c'est par une exploitation systématique de la raison graphique, des listes, des tableaux à double entrée de l'analyse structurale, qu'il a rendu intelligible à l'humanité différente, rationnelle, scripturaire, à laquelle nous prêtons momentanément âme et souffle, ses pensées de jadis. Nous ne les avons pas entièrement oubliées, du reste. Nous les retrouvons, chaque nuit, en rêve. Mais nous avons pris soin, pour ce faire, de désactiver le pôle moteur, de dormir, car elles n'ont plus cours dans le monde de la veille, l'espace du dehors.

Lorsque, par effort, en pensée, on se juche sur cette hauteur conquise, de haute lutte, par les historiens, d'où se découvre la longue durée, la vie présente, urgente, obsédante, le cercle étroit des travaux et des soins qui nous accaparent, changent d'échelle, donc de nature. Ils ne sont plus le tout de la réalité mais la résultante précaire des moments antérieurs, la suite et l'effet d'un passé auquel, bientôt, ils vont s'ajouter.

L'invention des scribes mésopotamiens repose sur un transfert sensoriel. La parole vise l'ouïe. Elle a pour vecteur l'air atmosphérique, qui est oublieux, par bonheur. Car à supposer qu'il garde les mots que les hommes lui confient depuis qu'ils parlent, il serait encombré – Rabelais l'a imaginé, avec ses paroles gelées – au point qu'il n'y aurait plus la place, depuis longtemps, de rien dire.

L'écriture déplace le langage dans la dimension spatiale, qui demeure, à la différence du temps. Elle le porte dans le registre visuel, où nous avons notre sens principal. Elle objective la pensée. Celle-ci existe, persiste sous les espèces d'une trace physique, d'une espèce de boîte ou de vase dont on peut oublier le contenu puisqu'on le retrouvera, intact, à volonté, le lendemain ou vingt ans après.

Ce n'est pas tout. À cette ténacité du verbe réifié s'ajoutent les facilités proprement inouïes que procure la spatialisation. On peut oublier, au soir d'une journée de discussion, ce qui s'est dit, exactement, aux premières heures de la matinée. Un interlocuteur de mauvaise foi aura beau jeu de prétendre qu'il n'a jamais déclaré ce qu'on croit se rappeler l'avoir entendu proférer et on va douter de sa propre mémoire, de soi. L'écrit reste. Rien de facile comme de mettre en regard une phrase de la page 15 avec celle de la page 250 qui dit le contraire et c'est tout le raisonnement qui s'effondre, à la lumière de la contradiction rendue visible. La fausseté, douteuse auparavant, d'un jugement éclate au grand jour. Une vérité négative, comme erreur annulée, est acquise.

Mais le procédé révolutionnaire inventé par les cités esclavagistes souffre d'emblée, et durablement, d'un coût qui, indépendamment de la faible productivité du travail sous ce mode de production pré-capitaliste, en confine l'usage à un cercle étroit de professionnels et de privilégiés. Les caractères cunéiformes, qui résultent de la stylisation de pictogrammes, étaient au nombre d'environ 1 600. Certains estiment à 80 000 celui des idéogrammes chinois et il s'est trouvé, génération après génération, une poignée de mandarins aux ongles démesurés pour s'enorgueillir de les posséder tous, vers la fin de leur vie. Cette vanité intellectuelle leur dissimulait l'erreur essentielle, existentielle à laquelle les vouait la notation des choses. Ils avaient consumé leurs jours à se doter d'un moyen qui mangeait sa fin. Lorsque l'heure venait enfin où ils pourraient tout dire, ils étaient pour mourir. L'anthropologue Havelock émet l'hypothèse, légèrement vertigineuse, selon laquelle l'avance initiale de la Chine sur l'Occident a été enrayerée par un système graphique dont le coût éclipse les profits.

Les civilisations extrême et moyen-orientales, lorsqu'elles ont inventé l'écriture, ont cédé à l'ordre fascinant du monde sensible. Nous ne saurons jamais le nom du Syrien d'Ugarit qui, vers le XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, se détourne des choses pour écouter la parole. Il repère, dans sa diversité inépuisable, le retour d'un petit nombre d'éléments phoniques qu'il va consigner en utilisant des symboles qui sont, dans nos écritures arbitraires, un vestige des premières graphies analogiques. Le A est une tête de bœuf renversée, le B une maison à étage et à toit plat des régions semi-désertiques, le C, l'inflexion gracieuse d'un cou de chamelle, le D, une porte, etc. Mais ces figures ont perdu toute valeur référentielle. Elles n'indiquent plus qu'une position du système articulaire, une différence dans la phonation. Nous ignorons tout ou presque des commerçants phéniciens qui usaient couramment d'écritures alphabétiques dans leurs voyages d'affaires et qui, avides de s'enrichir, n'entendaient pas consacrer le meilleur de leur âge, comme les mandarins chinois, à apprendre d'écrasants glossaires. Une vingtaine de caractères, qu'on apprend à six ans, leur permettait de tout noter. Enfin, presque tout.

Quelque chemin que l'on suive, il passe par la Grèce. L'avancée décisive des alphabets sémitiques est encore incomplète. Ils radiographient avec précision le squelette consonantique du langage mais en omettent la chair, les voyelles, qu'ils abandonnent à la libre interprétation du destinataire. Goody souligne les conséquences réactionnaires de pareille concession. La marge d'indétermination tend à être remplie par l'interprétation la plus commune. Ce qu'un texte comportait d'audace, de novation, sera rabattu sur le préjugé voisin, l'attente moyenne. On n'avance pas.

C'est aux Grecs du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère que nous sommes redevables d'un alphabet rationnel qui donne un signe à chaque son et ne laisse aucun son sans signe. Nulle incertitude ne subsiste plus sur l'intention du locuteur. Le texte est parfaitement explicite, sa singularité, sa témérité, fidèlement enregistrées par le médium. En outre, sa simplicité l'arrache des mains des spécialistes, des scribes, des prêtres. Elle lui confère un caractère potentiellement démocratique en le mettant, à peu de frais, à la disposition de tous.

Enfin, comment ne pas mettre en rapport cet alphabet parfait avec les deux livres d'Homère, la naissance de la grande prose narrative qui forme la matrice, toujours féconde, du récit occidental ?

Voilà qui me fournit la transition vers la deuxième partie de l'entretien. Nous allons descendre du tertre d'où le regard embrasse la plaine de l'histoire longue et retrouver la situation qui est la nôtre, non pas Figeac en cette soirée du 8 juillet, mais l'État-nation qui forme, avant la constitution des États-Unis d'Europe, le creuset de l'ontogenèse. Il impose à chacun d'entre nous, depuis cinq siècles, ses manières de penser, de sentir et d'agir, l'arbitraire culturel de son identité, cette chose qu'il prend pour soi.

Rien n'est difficile comme l'impartialité en pareille matière. Croyez que je m'y efforce, pourtant, lorsque j'avance que la littérature française est sans équivalent sur la terre. Des écrivains étrangers dépassent assurément la stature des nôtres, de Homère à Cervantès, de Shakespeare à Beckett – encore que celui-ci soit devenu français –, en passant par Dostoïevski, Kafka, Faulkner. Mais on ne voit nulle part, à aucun autre moment, cette succession ininterrompue, sur cinq cents ans, d'œuvres du premier rang qui ont retenti sur le cours de l'histoire nationale et dont le rayonnement est universel.

Ce qu'on appelle le génie d'un peuple n'est pas quelque prédisposition mystérieuse à agir dans telle ou telle direction mais la modalité vécue de son organisation politique, l'expression de rapports de forces qui sont toujours des rapports de sens ou de rapports de sens qui sont, nécessairement, des rapports de force.

Que la littérature soit une institution dans ce pays, c'est ce qu'attestait, jusqu'à une époque récente, l'attitude révérencieuse des plus hauts personnages de l'État à son égard. Mitterrand aimait à se faire photographier avec le dernier livre de Julien Gracq aux mains. Malgré une œuvre assez mince, Giscard d'Estaing a brigué et obtenu un fauteuil à l'Académie. Son prédécesseur, Georges Pompidou, fondé de pouvoir de la banque Rothschild, a laissé une bonne anthologie de la poésie française. Avant lui, encore, de Gaulle composait des traités de stratégie et des mémoires dans le style pompeux, passablement désuet, cornélien

qu'il jugeait congru à sa propre grandeur et à celle du pays. Et il rappelait, à l'occasion, que la politique de la France ne se décidait pas à la « corbeille », c'est-à-dire à la Bourse. Comme tout a changé, depuis !

Pourquoi la littérature, et non pas la peinture ou la musique ou la danse, comme chez les anciens Grecs, les Jivaros et les Bambaras, la philosophie, la poésie conceptuelle, la tauromachie, la religion, l'économie politique, la mécanique de précision, l'opéra... ?

C'est un bouleversement des rapports que les hommes ont entre eux, avec l'apparition de l'esclavage, qui explique l'invention de l'écrit. C'est à la formation d'un État-nation fortement centralisé, en France, dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, après la défaite de la maison de Bourgogne, que j'attribuerais la floraison de la littérature dans ce royaume et sa continuation sous la République.

Le Moyen Âge est une phase de régression, c'est-à-dire de ruralisation de mille ans après la destruction de l'Empire romain. La culture lettrée, alors, s'est réfugiée dans les couvents, où elle stagne, faute d'événements importants, de l'autre côté des murs, pour la vivifier. Un fait qui ne trompe pas, c'est l'importance accordée au corps matériel de la lettre, aux enluminures. Un signe est la condensation de rapports, ainsi que nous l'a appris de Saussure. Il vaut par ce qu'il n'est pas. Lorsqu'on l'isole, l'enrichit d'excroissances et de raffinements, de couleurs, on le tue. L'esprit, dont il était la trace discrète, l'a quitté.

Ce sont des philosophes anglo-saxons, John Locke, Thomas Hobbes qui, les premiers, ont fait réflexion au fait majeur des Temps Modernes, à la formation de l'État. Hobbes l'assimile à un monstre biblique, le Léviathan. Il a l'intuition de sa caractéristique principale, que Max Weber énoncera, trois siècles plus tard, comme une loi sociologique : « *le monopole de la violence physique légitime* ». L'État est cet organe capable d'obtenir l'obéissance dans une aire territoriale déterminée. Or, c'est tôt, en France, que « *le moindre rat est policièrement administré* », comme le note Marx, en passant. Une des premières mesures du Cardinal de Richelieu, actif artisan de l'absolutisme, sera l'interdiction des duels, où filtrait encore la violence anarchique, privée de la turbulente noblesse féodale.

La contrepartie de ces événements politiques n'a pas été immédiatement perçue par les philosophes mais elle a trouvé, dans la littérature, un écho instantané, précis, étincelant. C'est la réforme de l'économie affective-pulsionnelle, la naissance de l'individu comme intériorité réfléchissante, l'éveil du moi étudiés, magnifiquement, par Norbert Elias dans *La Civilisation des mœurs*. Elle suppose qu'on tienne la pensée, non pas pour l'activité positive, l'occupation méthodique, réglementée, professionnelle qu'elle devient dans les sociétés développées, fortement différenciées, mais pour « *l'acte retenu, la parole ravalée* » qu'elle est d'abord, selon le physiologiste écossais Alexander Bain.

La confiscation de la coercition physique a pour effet de contraindre chacun, y compris le premier personnage de l'État, à réfréner son premier mouvement. L'individu socialisé sous régime étatique est privé du recours aux voies de fait, aux coups et blessures, à l'homicide volontaires, à la vendetta des sociétés acéphales. Cette violence anomique resurgit chaque fois que les structures étatiques s'effondrent. On l'a encore vu récemment sur le sol européen, dans l'ex-Yougoslavie.

Ce que Saint-Simon admirait le plus, chez Louis XIV, auquel il n'a pourtant pas ménagé les plus sanglantes critiques, c'est qu'il ne s'était pas échappé dix fois dans toute sa vie. Il décrit la scène fameuse où l'on voit le Duc de Lauzun briser son épée, publiquement, devant le roi qui lui a refusé la direction de l'artillerie, les cent mille livres, surtout, qui y sont attachées. Outré de pareille insolence, Louis XIV marche, canne haute, sur Lauzun puis se reprend, oblique vers une croisée par laquelle il jette la canne en déclarant, d'une voix nette, qu'il ne sera pas dit qu'on l'a vu s'abaisser, un jour, à frapper l'un de ses sujets.

Les nouvelles structures politiques entraînent une conversion profonde de la personnalité. Il faut réprimer son premier mouvement, réfléchir, se connaître, et autrui. C'est l'aristocratie qui, la première, prend acte de ce tournant anthropologique. Elle porte, avec Montaigne, le moi sur les fonts baptismaux en trois livres au titre étrange, *Essais*. C'est sous la lumière concentrée de la conscience réfléchie que se dessine la dimension universelle à laquelle toute pensée, désormais, rapporte sa valeur et sa validité. On se rappelle les pages extraordinaires que Montaigne a consacrées aux

cannibales, trois Tupi-Guarani débarqués au Havre, auxquels il concède, avec une largeur d'esprit admirable, qu'ils l'emportent sur nous par leur courage à toute épreuve et leur égalitarisme absolu. Et sachant combien pareille remarque va choquer les préjugés régnants, il conclut, ironiquement : « *Mais quoi ! Ils ne portent point de hauts de chausse* ».

Un petit hobereau périgourdin prend acte, la plume à la main, de ce que l'évidence première à quoi on se tenait, jusqu'à lui, s'est troublée, qu'il est devenu à lui-même une énigme – « *Que sais-je ?* » – qu'il importe de débrouiller. La littérature française atteint, dès ce temps, à des hauteurs qu'elle ne quittera plus. L'habitude est prise d'examiner ce qui se passe, nous arrive, pour en tirer la version la plus approchée, la plus claire qui s'en puisse donner.

Le pli est pris et les choses vont vite, en cette aube des Temps Modernes. Un jeune gentilhomme tourangeau, René Descartes, extrait déjà du moi encore nébuleux, trébuchant, savoureux des *Essais* la figure épurée du sujet de la connaissance. Lorsque la très grave question se pose de savoir quel il est vraiment, Descartes écrit, d'une main que j'imagine ferme, résolue : « *Rien, si ce n'est une chose qui pense, un entendement, une raison* ». Pas d'autre revendication, exigence, attribut que cette pure lumière naturelle, qui est le commun partage de tous les hommes et dans laquelle, en toute simplicité, fraternellement, il nous invite à le rejoindre.

On peut lire, rétrospectivement, la suite de l'histoire de ce pays dans l'accès précoce, dès alors, de la bourgeoisie aux plus hauts postes de l'appareil d'État et au registre de l'expression littéraire. Le père de Pascal occupe d'écrasantes responsabilités dans la ferme des impôts – le fisc royal. C'est pour lui faciliter la tâche que le jeune Blaise invente la première machine à calculer. Et nul n'a exprimé mieux que lui l'angoisse de l'âme confrontée, soudain, au silence du monde copernicien, décentré, infini, dont Dieu s'est absenté.

Il y a deux sources au rationalisme européen. L'une, aristocratique, résulte de la centralisation du pouvoir qui concentre aux mains du Roi les chances de prestige et de puissance. L'aristocratie domestiquée, curialisée, ne peut plus emporter l'avantage à la pointe de la lance ou de l'épée. Elle doit se conformer aux règles tacites, d'abord,

explicites, imprimées, plus tard, de la « mécanique de cour », raisonner, se contrôler, percer autrui. C'est la tradition littéraire des caractères et des maximes, La Bruyère, de La Rochefoucauld, Chamfort et Vauvenargues. L'autre source, c'est la bourgeoisie, le travail d'intérieur, prévisible, calculable, convertible en argent, à quoi s'oppose l'incertitude de l'activité agricole, continuellement exposée aux aléas du climat. La magie est et reste paysanne.

La littérature ne constitue pas un monde à part, une activité autarcique. Elle se déduit, en dernier recours, des structures politiques. L'éveil réfléchi de la conscience réfléchissante, du moi, est inséparable de la formation de l'État-nation. J'ai évoqué Montaigne. Si pareille supposition n'est pas infondée, on doit en trouver confirmation à l'étranger. Deux grandes puissances se constituent, simultanément, aux frontières du royaume de France, qui vont lui disputer âprement la prééminence pendant deux et trois siècles avant que l'Allemagne unifiée sous domination prussienne ne devienne, pour trois générations, l'ennemi héréditaire : ce sont l'Espagne et l'Angleterre. Elles ne dédaignent d'ailleurs pas de se combattre entre elles et la défaite de l'Armada, en Manche, annonce le déclin de la première, donc la suprématie de la seconde, qui dominera le XIX<sup>e</sup> siècle. Or, chacune a livré un manifeste de l'individualisme moderne dans le style qui lui est propre : dissertatif, bouffon et hiératique, et c'est *Don Quichotte*, rapide, tragique, foudroyant, et c'est Shakespeare, le plus grand écrivain, sans doute, de tous les temps.

Une autre preuve, *a contrario*, c'est le silence de l'Italie et de l'Allemagne, durablement morcelées parce qu'une entité intermédiaire, la cité-État – Venise, Florence, Gênes, les villes hanséatiques de la Baltique – y a connu une fortune éclatante, qui a retardé l'intégration dans le plan supérieur. Norbert Elias, qui a également consacré une étude à Mozart, impute la richesse des musiques allemande et italienne aux rivalités des petites cours provinciales qui offraient aux artistes l'occasion de développer leur talent alors que celle de France a le monopole des Beaux-Arts et s'approvisionne, lorsqu'elle a besoin d'harmonie, en Italie, recrute Lulli.

La littérature est l'expression des fractions dominantes des successives sociétés. *L'Iliade* et *L'Odyssée* sont le chant de la noblesse foncière achéenne, le premier texte de la littérature française, qui est *La Chanson de Roland*, celui de la chevalerie combattante carolingienne. Le moi, ses profondeurs étagées, ses richesses, ses tourments, est resté longtemps l'affaire des hautes classes. Lorsque, deux siècles après sa naissance, il tombe aux mains d'un plébéien, une ère nouvelle va commencer. Rousseau met systématiquement en rapport sa vie difficile, inquiète, humiliée avec les lois les plus générales de la société. Il écrit *Les Confessions* mais aussi le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, *Le Contrat social*. Il s'éteint, malheureux, à demi fou en 1778. Mais à quelque temps de là, un adolescent d'Arras, qu'on a expédié au collège Louis-le-Grand, à Paris, se fait voiturier jusqu'à Ermenonville. Il demande où se trouve la maison dans laquelle Rousseau a passé ses derniers jours. On le voit se jeter sur la pierre de seuil qu'il embrasse, avec larmes, longtemps. Quinze ans passent et l'adolescent d'Ermenonville gravit les marches de la Convention, sur lesquels souffle le vent de l'histoire. C'est Robespierre.

Quoi, encore ?

Lorsque s'effectue ce que l'économiste Karl Polanyi a appelé « la grande transformation », c'est-à-dire la conversion de l'Europe et, sur ses brisées, du monde, à l'économie en vue du profit, ce n'est pas au Royaume-Uni, où s'accomplit la révolution industrielle, mais en France, pays retardataire, catholique, réticent à la culture de l'argent, qu'elle trouve son expression la plus pénétrante, la plus ample. C'est la littérature française qui, avec Balzac, Stendhal, énonce et dénonce la nouvelle tyrannie des rapports d'argent, la profanation de tout par l'esprit de lucre avant qu'un jeune philosophe, donc un Allemand, bien sûr, et d'origine juive, ne s'empare de la question pour lui donner la réponse politique, révolutionnaire qu'elle appelle : « *Proletaires de tous les pays, unissez-vous* » !

C'est avec Flaubert que la rupture est consommée entre la classe dominante, la bourgeoisie de l'industrie, de la banque et du négoce, dont l'unique maxime est le gain pécuniaire, et ceux que l'on n'appelle pas encore les intellectuels. L'œuvre de Flaubert s'apparente, de part en

part, à une lutte à mort dans l'ordre symbolique contre la société de son temps. La critique n'y a vu que du feu mais non pas la justice impériale, qui a traîné l'auteur devant un tribunal pour y répondre de l'atteinte profonde qu'il avait portée à ses fondements de croyance.

Un dernier exemple de ce que la littérature peut révéler de ce qui, obscurément, se trame avant de forcer les portes du réel, d'éclater au grand jour.

L'Europe a été, quatre siècles durant, le sujet de l'histoire. Elle a apposé son sceau à la surface des sept mers et des cinq continents. L'occidentalisation du monde est aujourd'hui achevée. Mais dans son expansion irrésistible, elle a laissé se développer ses contradictions internes, qui n'en sont peut-être qu'une seule : la distribution inégale du produit du travail entre les classes engagées dans le procès de production et les rivalités impérialistes dans la colonisation de la planète. De ces conflits sortiront la première guerre mondiale, le premier État socialiste de la terre, la crise de 1929, la deuxième guerre mondiale et l'apocalypse nucléaire qui la conclura.

On pourrait comparer l'écrivain à la pointe ténue, traçante d'un sismographe. Celui-ci est constitué de pesantes masses de fonte enterrées, montées sur ressort, qui accusent les mouvements de l'écorce terrestre et les communiquent à l'extrémité enregistreuse. Il n'est de littérature qu'adossée à une grande communauté d'action, de conviction, d'intérêts.

Lorsque, à la Belle Époque, la question de la domination mondiale prend un tour conflictuel, trois pays sont impliqués. Deux d'entre eux sont les mêmes qu'à trois siècles de là, l'Angleterre victorienne et la France républicaine. L'Espagne a depuis longtemps disparu de la scène. L'Allemagne, qui a réalisé son unité et qui est devenue la première puissance économique du monde, l'a remplacée. Mais, tard venue sur la scène, elle n'a pu se tailler d'empire colonial et se cherche une issue par la force. Elle propose, follement, d'en découdre à ses rivales, qui ont la folie d'accepter. La guerre civile, suicidaire, de trente ans qui va laisser l'Europe exsangue, ruinée, avilie, a commencé.

Que le sens de l'histoire hésite, c'est ce qu'établissent, dans leur registre, les trois œuvres issues des trois nations impériales dont la querelle va ensanglanter le monde. Elles ont en commun de sortir de la périphérie du centre. Ce sont celle de James Joyce, qui habite l'Irlande catholique, rurale, alcoolique, accrochée au flanc de l'Angleterre protestante, industrielle, arrogante, celle de Kafka, juif, originaire de Prague, dans l'Empire austro-hongrois, celle de Proust, enfin, qui vit à Paris mais qui est, lui aussi, d'origine juive dans un pays que hante encore l'affaire Dreyfus, et homosexuel, à une époque où cette orientation est tenue pour un délit.

Que disent ces hommes stigmatisés, maladivement sensibles, extrêmement cultivés ? Eh bien, que l'œuvre qu'ils se sentaient vocation à écrire les fuit, la pensée sans prise, soudain, sur les choses ou les choses réfractaires à la pensée. Proust, après avoir cherché en vain le thème de son œuvre, donne cette décevante recherche pour l'œuvre qu'il n'a pu composer. Joyce récrit, en désespoir de cause, le texte fondateur de la narrativité occidentale. Et comme le lecteur en connaît les péripéties, *Ulysse* ne vaudra que par ses propriétés formelles, les langages changeants, chatoyants, très – trop – savants de ce *remake* tardif. Enfin, Kafka ne terminera aucun de ses livres majeurs, *Le Château*, *L'Amérique*, parce que le cours des choses est comme suspendu, tragiquement, l'ombre infestée de monstres dont le mufler est encore indistinct et que l'écrivain, avec sa parfaite probité, en prend acte, sur le papier.

Il faudrait toucher encore un mot de Beckett, qui réalise le tour de force de donner forme et sens, avec quatre cents mots, à la stupeur horrifiée, muette de l'Europe de 1945 devant l'abjection sans exemple ni précédent où elle est tombée.

La littérature, cette composante majeure de notre culture, cette seconde nature, est historique en totalité. Très loin, des Sumériens anonymes ont ouvert à l'esprit humain des contrées fermées à la parole. Pour user d'une comparaison récente, c'est une bouteille d'oxygène qu'ils ont confectionnée, avec laquelle on peut s'enfoncer à des profondeurs autrement inaccessibles à la pensée, répertoireur leur richesse profuse, splendide, effrayante.

À considérer les trente cinq mille ans au long desquels des êtres pareils à nous ont vécu sans appui graphique, on peut être tenté de croire qu'écrire n'est pas nécessaire et, encore, que cette conquête se ressentira jusqu'au bout de la violence qui l'a engendrée, l'exploitation de l'homme par l'homme, l'injustice.

Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, écrire est resté l'apanage de groupes restreints, l'aristocratie, la bourgeoisie. Il n'y a guère que cent vingt ans que la population des pays développés est alphabétisée en totalité. Je ne suis pas sûr que la révolution technologique d'Internet change grand chose à l'usage second, facultatif, essentiel, de l'écrit, qui est d'éclairer « *la grande nuit impénétrée de nos âmes* », comme dit Proust. Mais qui peut dire ce qui s'apprête, derrière le rideau, sur la scène du troisième millénaire ?

## QUESTIONS DE LA SALLE

**1<sup>ère</sup> question :** *Et vous, que cherchez-vous à éclairer ?*

**Pierre BERGOUNIOUX :** Ce dont la relégation qui frappait mes vies antérieures m'a privé et que je cherche à récupérer dans celle-ci. Il existe deux France, l'une centrale, septentrionale, francophone, riche, éclairée, urbaine, dominante, l'autre, méridionale, plus ou moins souffreteuse, longtemps autarcique et patoisante, silencieuse, fermée à elle-même et au monde entier. C'est de celle-ci que je suis sorti.

J'appartiens à la génération de l'après-guerre. Je suis contemporain des bouleversements morphologiques qui ont accompagné la reconstruction, la modernisation – fin de la paysannerie, urbanisation, ouverture relative de l'enseignement secondaire et supérieur.

On anticipe, inconsciemment, les changements qui s'annoncent. Mes parents m'ont donné l'habitude de lire. J'ai fait une expérience cruciale, littéralement. Les livres me parlaient de mondes dont je ne savais rien, où je n'étais jamais allé, qui n'avaient peut-être d'existence qu'entre les plats de couverture tandis que celui dont j'étais n'apparaissait jamais aux pages des volumes imprimés. C'est ce qu'on appelle un chiasme, c'est-à-dire, en grec, une croix,

une relation de symétrie inversée. Certains univers étaient dûment revêtus d'une légende, c'est-à-dire, en latin, ce qui doit être lu, et le mien en était entièrement dépourvu.

Voulez-vous un exemple ? J'ai ouvert *Du Côté de chez Swann* à dix-sept ans. Comment se représenter le rond-point des Champs Élysées, la rue Boissy d'Anglas par laquelle Gilberte viendra peut-être ? Je me suis avisé, plus tard, que, pour lire – ce semble être une règle générale –, on doit mobiliser sa mémoire, puiser dans sa propre expérience. On place, à son insu, en demi-teinte, des endroits familiers derrière ceux, inconnus, qu'évoque le livre et qui présentent, avec les premiers, une certaine affinité. Les mots sont comme les graines qu'on trouve, chez les fleuristes, dans un sachet. Mais c'est à nous de fournir la terre et l'eau, la lumière, les soins. Autre exemple, du même tonneau. Je n'avais pas encore vu la mer lorsque j'ai lu *L'Île au trésor*. C'est une vaste esplanade, près du théâtre municipal de Brive, qui en a tenu lieu et j'ai spontanément ancré le schooner au pied de l'escalier principal.

Les adultes ne ressentaient pas comme une privation l'absence d'explication approchée, de version explicite de la vie. Elle appartenait au vieil âge, celui de la misère matérielle des « moins bonnes terres » de l'économie politique, de la simplicité champêtre ou du crétinisme rural, comme on voudra. J'étais de mon temps. J'avais soif d'éclaircissements. L'idée criminelle m'est venue, avec la trentaine, d'aller les chercher moi-même, où qu'ils fussent, puisque personne n'était en mesure de me les livrer. Nous étions les derniers à interroger, la plume à la main, des choses qui, non contentes de nous avoir tenu à la portion congrue de châtaignes et de blé noir, nous refusaient leur sens. Voilà ce qui m'occupe.

**2<sup>ème</sup> question :** *Vous faites souvent état de la formidable difficulté d'écrire. Qu'est-ce qui résiste tant dans l'exploration des choses avec cette technologie particulière qu'est l'écrit ? Que fait-on quand on écrit ? La majeure partie des gens pensent encore qu'un écrivain, c'est quelqu'un qui tente de nous raconter une histoire.*

**Pierre BERGOUNIOUX :** Je vais donc en raconter trois, d'histoires.



La première est tirée de la Bible. Il est dit qu'Adam et Eve ont le paradis terrestre à leur disposition, certain arbre excepté, dans un coin, qui porte les fruits de la connaissance. Ils ne peuvent s'empêcher d'y goûter et endurent la malédiction, le « malheur d'être », dira plus tard Helvétius, qu'ils nous ont léguée.

La deuxième est d'origine grecque. C'est l'histoire de Prométhée, qui a dérobé le feu aux dieux pour le donner aux hommes, ses demi-frères. Zeus qui entendait, comme Jéhovah, conserver le monopole de la connaissance, fait enchaîner Prométhée au mont Caucase. Un aigle, ou un vautour, vient lui ronger le foie. Et pour que le supplice soit éternel, son foie repousse continuellement.

La troisième nous vient également de la Grèce. C'est celle du chasseur Actéon, qui souhaitait voir Artémis sans voile. Il la surprend un jour au bain, dans la forêt. Mais elle le voit, le transforme en cerf et il est dévoré par ses chiens.

Les deux derniers récits indiquent qu'il faut, littéralement, verser une livre de chair quand ce n'est pas la totalité de son corps en paiement de la vision que les dieux jaloux s'étaient exclusivement réservée. C'est un fait. Les premiers qui se soient mêlés d'écrire, de penser avec l'appui de la lettre, ont immédiatement perçu l'hostilité foncière, tenace, de la zone où ils s'enfonçaient. La parole figure dans notre équipement génétique, et les formes de pensée qui lui sont assorties. Pas l'écriture, ni les arcanes qu'elle permet d'atteindre, de dévoiler.

Les dieux n'ont pas désarmé. Chacun d'entre nous, lorsqu'il aborde la contrée défendue de son sens par les défilés de l'écrit, doit expier, verser le tribut de doute et de douleur, la livre de chair que les puissances occultes exigent des mortels alphabétisés. Et il est décourageant de songer qu'à peine nous aurons reconnu les marches de ce monde, le nôtre, pourtant. Héraclite, un autre Grec, l'a pressenti. « Nul homme, dit-il, n'explorera jamais en totalité le pays de son âme ».

**3<sup>ème</sup> question :** *Il nous semble, à l'Association Française pour la Lecture, que, même si tout le monde peut disposer des bouteilles d'oxygène pour plonger, bien peu ont l'usage de l'indispensable détendeur. Beaucoup d'épelé, peu de lu, on le sait. Nous pensons,*

*malgré ce que vous avez indiqué tout à l'heure, que les mois d'alphabétisation au CP, en laissant croire que le pouvoir de l'écrit tiendrait d'abord dans le miracle de l'alphabet grec, en faisant rencontrer l'écrit comme transcription de l'oral et non comme outil spécifique permettant, seul, les opérations intellectuelles dont vous parlez, nous pensons que rien de ce qui est écrit, au sens que vous le dites, ne sera ouvert aux enfants s'ils n'ont pas rencontré, en dehors de l'école, les conditions nécessaires à tout apprentissage d'un langage nouveau. Question aussi de pédagogie... En clair, le partage du feu dérobé par Prométhée reste l'enjeu d'une lutte sociale acharnée et l'école, espérons à l'insu des enseignants, sous couvert d'alphabétiser le peuple, accomplit parfaitement la mission qui lui a été confiée, comme vous l'avez écrit. Qu'en pensez-vous ?*

**Pierre BERGOUNIOUX :** Bien sûr. Il faut nuancer les indications rapides, sommaires, que j'ai comme égrenées dans ma galopade à travers les immensités de la durée.

La masse de la population est alphabétisée mais l'accès aux produits les plus élaborés, les plus rares de la culture lettrée demeure limité à une minorité. Formellement, il n'est pas de petit Français qui ne puisse déchiffrer les plus beaux livres qu'on ait jamais écrits. Dans les faits – il suffit de regarder les chiffres de l'édition – seules certaines catégories de la population vivent dans la familiarité des grandes œuvres du passé et du présent.

L'échelle des revenus, dans notre pays, va de un à dix mille. Je me demande si la répartition des biens immatériels mais ô combien réels de l'esprit n'est pas plus inégale, encore.

Les œuvres littéraires majeures ne sont pas simplement des propriétés relationnelles, des signes de statut, des éléments de la distinction. Elles sont des armes pour la liberté, des outils pour s'affranchir et se construire. Reprenant la formule freudienne « *l'inconscient, c'est l'infantile, en nous* », Pierre Bourdieu déclarait : « *L'inconscient, c'est l'histoire, en nous* ». Les bons livres sont de resplendissants miroirs où nous découvrons le visage de notre humanité. Ils illustrent le vers d'Horace, « *De te fabulà narratur* » : c'est de toi qu'il est question dans le récit. Lorsqu'on sait en quoi consiste exactement une chose, elle n'est plus la même, non plus que nous. On l'a objectivée, donc débarassé le sujet de sa tutelle, de son empire. On est moins elle, plus soi. La liberté du genre humain, l'égalité, cette

passion française par excellence, sont toujours au programme. Il y a du pain sur la planche.

**4<sup>ème</sup> question :** *Vous nous avez beaucoup parlé de l'apport de vos lectures. Au moment où vous vous êtes lancé dans l'écriture, est-ce que le fait d'écrire vous a fait regarder autrement ou révélé des choses de vos lectures que vous n'aviez pas vues auparavant ?*

**Pierre BERGOUNIOUX :** Oui. Les maux sans nom qu'on endure, la faiblesse sentie de mon esprit, le désespoir qui l'accompagne, m'ont donné, par contraste, l'exacte mesure du talent, du courage de ceux dont les œuvres s'étagent aux rayons de la bibliothèque. Il faut peut-être avoir perçu le haut degré de résistance des choses, dont celle que nous sommes, à la donation de sens, pour que l'image un peu académique de l'écrivain, austère, compassée, poussiéreuse, en bronze ou en marbre, le cède à celle, proche, vivante, émouvante de grands frères aînés qui ont ouvert, au prix des pires peines, un chemin ●

PUBLICITÉ

# Lectures expertes

Des enseignants et des bibliothécaires  
ont lu des albums et de la poésie  
sur le thème de l'humour

n°8

Association Française pour la Lecture ■ 65  
des Cités, 93300 Aubervilliers ■ 01 48 11 02 30  
■ fax: (...39) ■ www.lecture.org ■ af

**12,30€**  
FRAIS  
DE PORT  
COMPRIS

Pour davantage de renseignements...  
01 48 11 02 30 ou [www.lecture.org](http://www.lecture.org)